

« La commission d'entente »



Présentation de l'exercice. De quoi s'agit-il ?

A l'issue de l'épreuve de philosophie du mois de juin, tous les professeurs de philosophie de chaque académie sont conviés aux travaux de la « **commission d'entente** ».

La commission d'entente, comme son nom l'indique, a pour but d'identifier des critères pour mener à bien la correction des copies et donc de s'accorder (de *s'entendre*) sur ce qui peut être légitimement exigé des candidats.

Au cours de cette réunion, les professeurs évaluent un échantillon de copies, confrontent ensuite leurs notes et appréciations afin de s'assurer de l'objectivité du travail de correction. [Notez d'ailleurs que la période de correction s'achève par une « réunion d'harmonisation » qui établit un bilan et examine les difficultés rencontrées et persistantes (copies litigieuses par exemple,...]).

Comme vous le voyez, la correction des copies de philosophie n'est pas livrée au hasard ni à l'arbitraire. Elle fait l'objet d'un travail d'analyse et de concertation dans le respect des attendus de l'épreuve qui vous ont été présentés dans les cours de méthodologie consacrés aux exercices du baccalauréat.

Objectifs de l'exercice

Dans le cadre de cette activité, nous vous proposons de jouer le rôle de correcteur.

L'objectif est double :



-évaluer les trois copies proposées à partir des attendus et des exigences méthodologiques de l'exercice. Il s'agit donc de justifier votre correction en identifiant avec soin les qualités et les défauts des copies présentées.

- identifier parmi ces trois copies :

- la copie rédigée par un candidat au baccalauréat ;
- la copie rédigée par un professeur de philosophie et enfin,
- la copie rédigée par ChatGPT ou tout autre Chatbot (agent conversationnel).



La démarche

La correction porte sur le sujet de dissertation suivant :
« Le bonheur est-il affaire de raison ? »

Etape 1. 30 minutes.

Constituez des groupes de trois élèves.

Avant de mener la correction des trois copies proposées, le groupe commence par une analyse du sujet en s'efforçant d'identifier le problème, de définir les concepts et termes en présence et d'ébaucher une problématique (le sujet porte sur une notion traitée en cours. Vous disposez de votre réflexion, de vos références culturelles (littéraires, historiques, philosophiques,...) et des ressources du cours).

Etape 2. 1h20 minutes.

Correction et notation des copies.

Vous devez identifier les qualités et défauts de chacune des trois copies à partir des exigences et attendus académiques.

Vous devez être particulièrement attentif à :

- l'analyse du sujet, des termes qui le composent ;
- la construction du problème que pose la question et à celle de la démarche adoptée pour tenter d'y répondre ;
- l'analyse des concepts mobilisés au cours du traitement du sujet ;
- la cohérence de l'argumentation, aux articulations entre chaque argument et parties du devoir ;
- l'usage des exemples mobilisés, leur intérêt,...

La note attribuée à la copie est le résultat du travail d'analyse et de concertation mené par tous les membres du groupe. Vous devez ainsi confronter vos points de vue, vos analyses et appréciations.

Etape 3. 10 minutes.

Où est... Chatbot ?

Efforcez-vous d'identifier les auteurs des copies.

Elève ? Professeur ou Chatbot ? Justifiez votre décision.

Les copies

Copie 1.

« Dans les *Lettres à Lucilius*, le philosophe stoïcien Sénèque écrivait : « *Tous les hommes, frère Gallion, veulent vivre heureux* ». Cette aspiration universelle au bonheur semble être le moteur de l'existence humaine. Mais si tout le monde désire être heureux, les chemins empruntés sont nombreux, parfois contradictoires : les plaisirs sensibles, la richesse, la reconnaissance sociale, l'amour, ou encore la vertu et la sagesse sont autant de réponses différentes à cette quête. Parmi ces voies, la raison semble occuper une place privilégiée : en tant que faculté de réflexion, de calcul et de discernement, elle permettrait de guider nos choix vers une vie meilleure. Pourtant, peut-on véritablement penser que le bonheur est affaire de raison ? Cela suppose que la raison puisse gouverner nos désirs, orienter nos actions et produire un état de satisfaction durable. Mais ne faut-il pas reconnaître que le bonheur dépend aussi d'éléments irrationnels, affectifs, ou même inconscients ?

Cette interrogation nous invite à explorer la relation complexe entre bonheur et rationalité, entre ce que l'on contrôle et ce qui nous échappe.

De nombreux penseurs antiques ont affirmé que le bonheur pouvait — et devait — être recherché par l'usage éclairé de la raison. Ainsi, pour Épicure, le bonheur consiste dans l'absence de troubles de l'âme (*ataraxie*) et de souffrance corporelle (*aponie*), un état que l'on atteint en apprenant à réguler ses désirs. La raison est ici la faculté qui nous permet de distinguer les désirs vains des désirs naturels et nécessaires. Dans sa *Lettre à Ménécée*, il affirme que « *la prudence est la plus grande des vertus* », car elle nous aide à viser les plaisirs qui assurent une paix durable. Un individu raisonnable saura, par exemple, se détourner de l'ambition ou de la richesse, sources de frustrations constantes, pour privilégier des plaisirs simples et accessibles. La raison devient ainsi un outil d'économie du désir, permettant d'éviter les souffrances inutiles.

Dans une perspective proche, les Stoïciens considèrent que le bonheur ne dépend pas des circonstances extérieures, toujours instables, mais de la maîtrise de soi. En discernant ce qui dépend de nous et ce qui ne dépend pas de nous, la raison nous permet d'atteindre la sérénité. Épictète, dans son *Manuel*, écrit que « *ce ne sont pas les choses qui troublent les hommes, mais les jugements qu'ils portent sur les choses* ». Le malheur ne réside donc pas dans les événements eux-mêmes, mais dans la manière irrationnelle dont nous les interprétons. Une vie gouvernée par la raison serait ainsi une vie libre, autonome, et donc heureuse.

De manière plus systématique, Aristote pense que le bonheur est l'accomplissement de la nature humaine, et que cette nature est fondamentalement rationnelle. Dans l'*Éthique à Nicomaque*, il définit le bonheur (*eudaimonia*) comme une « activité de l'âme conforme à la vertu, dans une vie accomplie ». La vertu n'est pas ici une simple obéissance à une norme morale, mais une disposition rationnelle à bien agir dans toutes les situations de la vie. Ainsi, pour Aristote, le bonheur n'est ni un plaisir passager ni une chance, mais le fruit d'un exercice rationnel constant, qui fait de nous des êtres pleinement humains.

Cependant, cette conception du bonheur comme affaire de raison semble parfois idéalisée. Dans l'expérience commune, le bonheur semble souvent échapper à notre volonté et à notre contrôle rationnel. Il dépend de facteurs imprévus, de circonstances heureuses ou malheureuses, et surtout d'un état intérieur qui ne se décrète pas. Une personne peut être parfaitement vertueuse et pourtant profondément malheureuse à la suite d'un deuil, d'une maladie, ou d'un échec affectif. Blaise Pascal, dans ses *Pensées*, insiste sur cette misère de la condition humaine : « *L'homme est un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant.* » Ce que Pascal souligne, c'est la tension entre notre capacité de raisonner et la fragilité de notre existence. La raison ne peut pas grand-chose face à la mort, au vide existentiel ou à l'absurde. L'homme fuit alors dans le divertissement, preuve que le bonheur n'est pas une construction rationnelle, mais une échappatoire à l'angoisse.

D'autres penseurs ont montré que le bonheur, en tant qu'émotion ou sentiment de plénitude, naît souvent de la satisfaction des désirs, qui eux-mêmes ne sont pas rationnels. Spinoza affirme dans l'*Éthique* que « *nous ne désirons pas une chose parce qu'elle est bonne, mais nous la jugeons bonne parce que nous la désirons* ». Ce ren-

versement radical montre que la raison ne dirige pas le désir : c'est au contraire le désir qui colore notre perception du monde. Le bonheur, dès lors, ne résulte pas d'un choix rationnel, mais de la rencontre heureuse entre un désir et sa réalisation. Il échappe à toute planification.

Freud, enfin, va encore plus loin en montrant que nos désirs les plus profonds sont inconscients, donc inaccessibles à la raison. Dans *Le Malaise dans la civilisation*, il affirme que l'homme est traversé par des conflits psychiques entre ses pulsions, les interdits sociaux et les exigences du moi. Le bonheur ne peut dès lors qu'être partiel, fragile, et souvent compromis par les forces obscures de l'inconscient. La raison peut bien essayer d'organiser notre vie, elle ne peut pas nous délivrer de nos conflits intérieurs les plus profonds.

Faut-il alors renoncer à toute rationalité dans la quête du bonheur ? Certainement pas. Si la raison ne peut ni tout prévoir ni tout maîtriser, elle peut du moins nous aider à vivre plus lucidement, et à donner un sens à notre existence. C'est ce que montre Montaigne dans ses *Essais*, lorsqu'il écrit qu' « *il faut prêter à la vie autant d'attention qu'à la mort* ». Montaigne ne croit pas à un bonheur parfait, mais il pense qu'une vie équilibrée, fondée sur la modération et l'acceptation de soi, est source de paix intérieure. La raison, ici, n'est pas un instrument de domination, mais une faculté de discernement et d'adaptation.

De même, Viktor Frankl, psychiatre rescapé des camps, explique que le bonheur ne se poursuit pas directement, mais qu'il découle du sens que l'on donne à sa vie. Dans *Découvrir un sens à sa vie*, il affirme : « *Le bonheur ne peut pas être poursuivi ; il doit s'ensuivre.* » Même dans les pires situations, l'homme peut mobiliser sa raison pour donner une orientation à son existence, et ainsi éprouver une forme de satisfaction profonde.

Peut-être faut-il alors penser le bonheur comme un équilibre fragile entre les forces rationnelles et les forces irrationnelles de l'existence. Rousseau, dans *La Nouvelle Héloïse*, souligne cette tension entre nature et culture, passion et raison. Pour lui, une vie pleinement heureuse est celle qui respecte notre sensibilité naturelle, tout en étant éclairée par la réflexion. La raison ne doit pas étouffer les élans du cœur, mais les guider sans les nier.

Il apparaît donc que le bonheur ne peut être réduit à une affaire strictement rationnelle. Si la raison peut jouer un rôle essentiel dans l'organisation de notre vie, dans la régulation de nos désirs ou dans la recherche d'un sens, elle ne suffit ni à produire ni à garantir le bonheur. Celui-ci reste partiellement irrationnel, lié aux émotions, aux rencontres, aux circonstances, et aux désirs qui nous échappent. La réponse la plus raisonnable à notre question est sans doute de reconnaître que la raison peut contribuer au bonheur, à condition qu'elle soit consciente de ses limites, et qu'elle sache cohabiter avec l'imprévisible de la vie humaine. Le bonheur n'est pas l'effet d'un raisonnement, mais peut s'enraciner dans une existence réfléchie, ouverte à la joie comme à l'incertitude. »

Copie 2.

« Si la raison apparaît comme cette faculté qui nous permet de mieux saisir le monde et mieux nous saisir nous-mêmes, nous permettant ainsi de mieux agir sur le monde et sur nous-mêmes, elle semble alors bien ce qui nous permet d'être heureux. Elle est ce qui peut nous permettre de ne pas faire n'importe quoi en risquant à tout moment de nous perdre, elle est cette faculté qui nous permet de nous mesurer face au monde et face à ce qui peut nous dépasser ou nous emporter. Pourtant, on peut s'interroger sur ce que vaut un tel bonheur qui semble rapidement synonyme de modération, voire de résignation. Car ce à quoi nous aspirons, lorsque nous recherchons le bonheur, ne semble pas consister à être raisonnable, à se modérer, mais bien plutôt à vivre un idéal ou un rêve. Mais alors, faire un usage de la raison risque bien de nous conduire à considérer que le bonheur est au mieux une affaire de chance et au pire impossible. En effet, dès lors que nous faisons preuve de lucidité, que nous prenons conscience de la réalité de nos existences et ceci parce que nous sommes dotés de raison, il se pourrait bien que nous soyons davantage conduits à désespérer qu'à être heureux. La tentation est alors grande de penser que pour être heureux, il faudrait se bercer d'illusions, vivre uniquement dans l'insouciance là où la raison risquerait d'être un obstacle au bonheur. Mais une telle attitude n'est-elle pas déjà le produit d'une réflexion, donc d'un usage de la raison ?

Rechercher le bonheur peut d'abord consister à combattre ce qui nous rend malheureux. Or, une telle attitude consiste avant tout à réfléchir et à ne pas se laisser emporter de manière irrationnelle. Comprendre ce qu'est le monde, mieux saisir ce qui nous habite peut alors permettre de trouver les moyens de ne pas faire n'importe quoi à tout moment de manière irréfléchie. Ici, plusieurs références sont possibles. Mieux connaître le monde pour ne pas se laisser dépasser, mieux se connaître pour prendre les bonnes décisions. On peut penser à l'analyse d'un stoïcien comme Epictète, par exemple, qui opère la distinction entre ce qui dépend de nous et ce qui ne dépend pas de nous, notre malheur venant du fait que nous nous laissons emporter par notre imagination qui nous fait souhaiter un monde autre que l'ordre des choses que nous ne pouvons pas changer. On peut également

penser aux analyses d'Epicure dans la *Lettre à Ménécée* lorsqu'il nous montre que notre malheur vient d'une ignorance de la réalité du monde, de délires de l'imagination qui nous projette là où nous ne sommes pas (comme dans la peur de la mort par exemple). C'est ainsi à travers une compréhension du monde, mais aussi par une compréhension de soi que le bonheur devient possible, par exemple, en distinguant les désirs nécessaires de ceux qui ne le sont pas.

Pour être heureux, il ne s'agit pas pour autant de ne rien faire, de sombrer dans une forme de fatalité et de résignation, mais bien de mieux être en mesure de faire le maximum pour obtenir ce que l'on désire en prenant en compte les autres et la réalité. Etre heureux, ce n'est pas faire preuve de faiblesse et tomber dans l'inaction sous prétexte qu'il y aurait des forces qui nous dépassent et ce n'est pas renoncer à ses désirs au nom d'une triste modération. Etre heureux c'est faire usage de sa raison pour agir, faire de son mieux pour ne rien avoir à regretter. Ici, on pourrait penser aux analyses de Descartes dans *le Discours de la méthode* lorsqu'il énonce la troisième maxime de la morale par provision : « il vaut mieux tâcher toujours plutôt de changer ses désirs que l'ordre du monde », mais bien en précisant ensuite que pour cela, il faut alors faire de son mieux pour que tout ce qui manque de nous réussir soit reconnu comme au regard de nous impossible.

Il semble bien que dans une telle attitude, le bonheur soit avant tout saisi comme négatif : il est absence de malheur, il est absence de regret. Or, quand nous aspirons au bonheur, c'est un bonheur plein et entier que nous nous représentons. On peut ici reprendre les analyses précédentes afin de montrer comment ce bonheur est un « absence de ». Certes, Epicure, par exemple, nous montre qu'il peut y avoir un bonheur positif mais cela se fait malgré tout à certaines conditions (par exemple, vivre dans un jardin avec ses amis, loin des tumultes de la cité). Qu'en est-il alors du bonheur véritable, d'un bonheur qui ne serait pas une sorte de soupe tiède ? N'est-ce pas dans une forme d'abandon de toute modération qu'il peut vraiment se vivre ? N'est-ce pas en refusant d'accepter l'ordre du monde qu'il peut se rencontrer ?

Parce que nous sommes des êtres de raison, nous cherchons des recettes pour être heureux, nous calculons afin de déterminer ce qui pourrait nous rendre heureux. Or, une telle attitude semble bien vaine. C'est d'ailleurs ce que nous enseigne

l'étymologie du mot bonheur : le bonheur c'est la bonne rencontre, le hasard de la rencontre (Bon-heur) et force est de constater d'ailleurs que nous sommes d'autant plus heureux que ce qui arrive est inattendu : « je n'osais même pas l'imaginer », telle est l'expérience d'un bonheur vécu qui nous emporte. C'est tout simplement parce que nous sommes dans l'incapacité de déterminer objectivement ce qui nous rendrait pleinement heureux. Pour le faire, il faudrait être capable de surplomber la totalité de nos existences car ce qui peut me rendre heureux maintenant, ne me rendra pas nécessairement heureux dans six mois ou dans cinq ans. On peut ici penser aux analyses de Kant qui définit le bonheur comme un idéal de l'imagination et non de la raison. Si je m'interroge à savoir ce que je dois faire pour ne pas être mouillé s'il pleut, je peux le déterminer : prendre un parapluie, me couvrir...il s'agit ici simplement de déterminer, par la raison et de manière certaine ce qu'il faut faire. En ce qui concerne le bonheur, puisque son concept est indéterminé, puisqu'il comporte un ensemble de représentations que je ne peux jamais épuiser, dont je ne peux jamais faire le tour, aucun impératif ne peut objectivement me dire ce qu'il faut faire de manière certaine pour être heureux. La raison n'est donc guère utile à notre bonheur ; mais elle bien plutôt destinée à nous faire connaître notre devoir et à déterminer notre volonté à faire notre devoir. La moralité de l'action relève de l'exercice de la raison. Et les progrès de la raison, à travers les progrès de l'éducation, de la civilisation, pourront amener les hommes à mieux connaître leur devoir, mais non nécessairement à être plus heureux.

Mieux encore, utiliser sa raison et être lucide sur son existence, ne risque-t-il pas de nous conduire au malheur ? Car force est de constater qu'exister c'est être conduit à faire l'expérience d'une éternelle insatisfaction et ceci parce qu'en tant que nous sommes des êtres de désirs, soit nous désirons et nous sommes insatisfaits, soit nous ne désirons plus et nous sombrons dans l'ennui. Ici, on peut penser aux analyses de Schopenhauer lorsqu'il montre que « la vie oscille comme un pendule, de droite à gauche, de la souffrance à l'ennui. »

Dans ces conditions, plutôt que de prétendre atteindre le bonheur par un usage de la raison qui nous conduit à nous modérer sans cesse ou à mesurer en quoi un regard lucide sur nos existences ne peut que nous conduire au malheur, ne vaut-il pas mieux faire preuve d'insouciance ? Il s'agit de prendre alors ce terme dans son

sens premier, qui renvoie à la disparition du souci. On pourrait ici penser aux analyses de Nietzsche dans les *Secondes considérations intempestives* lorsqu'il souligne en quoi l'homme envie le troupeau qui ne se dit jamais « j'étais » et qui vit « rivé au piquet de l'instant ». Néanmoins, il est bien difficile de penser comment cela pourrait relever d'une décision. Et quand bien même s'agirait-il d'une décision, cela signifierait encore que c'est en tant que nous sommes des êtres de raison que nous la prenons. Faut-il alors considérer que le bonheur est impossible et ceci parce que nous avons toujours, en dernière instance, affaire à notre raison ?

Considérer que le bonheur réside dans la satisfaction des désirs fait du bonheur un état impossible à atteindre, voire illusoire. Contre une telle approche du bonheur, la tradition chrétienne nous présente le bonheur véritable comme possible seulement dans l'au-delà, dans la vie éternelle. Le bonheur apparaît alors comme une récompense de la vertu. L'homme vertueux connaîtra le bonheur éternel. Pour être heureux, il faudrait alors lutter contre ses désirs, contre sa nature, vivre une forme d'ascèse et alors nous serions définitivement récompensés. Mais ceci s'accompagne de l'idée qu'un bonheur stable dans l'ici-bas est impossible. Mais pourquoi s'opposer ainsi à sa nature, la combattre comme si elle était nécessairement à rejeter ?

Que nous apprend notre raison ? A rechercher ce qui nous est utile. Toutes les passions que nous éprouvons ne sont pas à rejeter. Il y a des passions qui sont bonnes et d'autres mauvaises. Les passions tristes sont celles qui diminuent notre puissance d'agir. La joie est une augmentation de notre puissance d'agir et la tristesse est une diminution de cette puissance. Par exemple, manger un bon plat peut être une joie mais en manger avec excès devenir source de tristesse. Les passions ne sont donc pas condamnables, sont bonnes celles qui augmentent notre puissance d'action et mauvaises celles qui la diminuent. Contrairement à ce que la morale traditionnelle énonce, être vertueux ne consiste donc pas en une ascèse, en une négation des passions, mais la vertu consiste à rechercher ce qui nous est utile et nous permet de conserver son être et non de le détruire. Dès lors, la vertu n'est pas la récompense du bonheur, elle est le bonheur même qui réside dans cette conservation de notre être. Le bonheur n'est donc pas à attendre dans l'au-delà, mais il se trouve dans la joie même d'exister. Cette joie d'exister, ce bonheur sont

alors dans le développement au mieux de ses capacités : déployer l'exercice de sa raison, contribuer à sa santé... C'est ici les analyses de Spinoza lorsqu'il nous dit que « le bonheur consiste en ce fait que l'homme peut conserver son être » Mais attention, il ne s'agit pas de penser que le bonheur et la conservation de son être peuvent avoir un sens en excluant les autres. L'égoïsme, par exemple, fait notre malheur. Non pas parce que la morale le condamne, mais parce qu'il est une passion triste dans laquelle je ne vais exister qu'en opposition avec les autres, dans le calcul et dans l'action intéressée. Toute cette attitude alors ne conserve pas mon être, au contraire, elle est une mauvaise manière de s'aimer soi-même, elle diminue ma puissance que le partage avec autrui ne ferait qu'augmenter.

Il ne s'agirait donc pas de tomber dans l'illusion d'un bonheur stable et constant. C'est alors en ce sens que l'on peut opérer une distinction entre le bonheur, illusion impossible et la joie. On pourrait penser ici aux analyses de Clément Rosset dans *La Force majeure* lorsqu'il souligne que la joie vient de l'intérieur, que « l'homme véritablement joyeux se reconnaît paradoxalement à ceci qu'il est incapable de préciser en quoi il est joyeux, de fournir le motif de sa satisfaction ». Autre analyse possible : celle de Bergson lorsqu'il s'attache à montrer que l'expérience de la joie s'éprouve dans ces moments où nous allons dans le sens de la vie, vie qui est toujours création de nouveauté. La joie est alors une affaire sérieuse, elle est l'affaire de celui qui, en ce qu'il est doté de raison, prend la vie au sérieux.

Si le bonheur peut être affaire de raison, ce n'est pas au sens où il résiderait en une sorte de résignation triste. Mais encore faut-il peut-être saisir la nécessité de dépasser cette représentation d'un bonheur entendu comme un état stable et durable. Si une apologie de la bête et de l'insouciance, aussi séduisante soit-elle, est une négation du réel et des autres, il n'en demeure pas moins qu'en tant que nous sommes des êtres de raison, nous pouvons nous donner comme tâche d'essayer de toujours mieux comprendre le réel pour l'accueillir car c'est dans ces conditions sans doute que l'expérience de la joie est possible. Encore faut-il accepter qu'une telle attitude n'exclut pas d'avoir à être confronté à des souffrances contre lesquelles parfois nous ne pouvons rien. Mais le reconnaître, c'est aussi toujours essayer de mieux comprendre, ce qui est toujours possible parce que nous sommes des êtres de raison.

Copie 3

Le Bhoutan, État d'Asie centrale est le premier pays à avoir usé de l'IBB, soit l'Indice de Bonheur Brut, afin de mesurer l'impossible : le niveau de bonheur de ses habitants. A priori, en effet, le bonheur, que nous pourrions définir comme un état de satisfaction complète et durable dans lequel l'homme n'a plus rien à désirer que ce qu'il a déjà, semble être un idéal insaisissable qui interroge aussi bien les philosophes que le commun des mortels.

Au-delà du résultat qui, dans une coïncidence troublante, couronne le gouvernement du Bhoutan de succès, le concept même de l'IBB questionne encore : un indice de mesure est, par essence, un outil rationnel, ce qui peut sembler déroutant à associer au bonheur, souvent lié à la sensibilité. Le bonheur est-il donc une affaire de raison ?

En analysant les présupposés du sujet, nous pourrions répondre par l'affirmative : le bonheur fait partie de l'existence humaine, - Aristote le considérant même comme « le Souverain Bien », cause de toutes nos actions. Or, la raison qui est la faculté strictement humaine nous permettant de comprendre le monde par le prisme du vrai ou du faux, soit la raison théorique, ou du bien ou du mal, soit la raison pratique, n'est-elle pas maîtresse de nos actions ?

Faire du bonheur l'affaire de la raison, c'est-à-dire en faire un objet de travail et de réflexion, ne semble pas déraisonnable. Cependant, le bonheur semble effectivement être une chose des plus sensibles puisqu'il est lié à l'état d'un individu, c'est-à-dire son être, son « essence » dont la raison n'est qu'une partie. Ne risque-t-elle pas alors de passer à côté du bonheur, en étant focalisée sur elle-même ? De plus, la raison possède un désir d'absolu peu compatible avec la quête du bonheur, si insaisissable qu'on pourrait douter de son existence. Dès lors, la raison, cœur de l'humanité, peut-elle permettre l'accès au bonheur ? Ou, au contraire, ne vaudrait-il pas mieux la laisser de côté, quant aux questions de la vie heureuse, en raison de ses failles ?

Nous verrons dans un premier temps que la raison permet d'avancer dans la quête du bonheur puis, dans un deuxième, qu'elle n'est pas à placer au centre de cette quête pour enfin, dans un dernier temps, nous questionner sur le mérité de

chercher, et même de rechercher par la raison, le bonheur. L'enjeu de ce sujet réside dans les limités de la raison.

Premièrement, nous pouvons constater que la raison, et plus particulièrement son usage permanent, peut être une source de bonheur et un moyen d'y accéder. En effet, c'est le principe de la morale grecque antique : un homme heureux est un homme bon, puisque seul l'homme bon peut réussir à réaliser son humanité. Or, voici les quatre vertus prônées par la morale grecque antique : le courage, la tempérance, la sagesse et la justice. Chacune d'entre elles sont des marques de l'usage de la raison, dans le sens où l'homme, cherchant à en faire preuve doit, à chaque fois, s'obliger. S'obliger est l'acte de se soumettre à sa propre raison afin de prendre une décision qui irait sans doute à l'encontre d'instincts plus naturels tels que la lâcheté, la colère, la stupidité ou la vengeance et l'égoïsme. L'homme qui se réalise en tant qu'humain est alors l'homme qui s'élève au-dessus de sa condition animale et ce qui lui permet justement de se distinguer de l'animal est sa raison. L'homme heureux est donc l'homme qui raisonne.

De plus, par l'analyse de la raison, il nous est encore possible de comprendre les causes de notre malheur et ainsi de créer des principes favorisant notre accès au bonheur. Ainsi, le stoïcisme, courant de penseur fondé par Zénon de Kition en Grèce antique, et dont l'un des principaux héritiers serait sans doute l'empereur romain Marc-Aurèle, se propose de créer une voie d'accès au bonheur par l'élimination rationnelle des causes du malheur. Sa doctrine se résume donc en trois points : ne pas s'attacher aux personnes et aux objets, car ils pourraient à tout moment disparaître ; ne pas s'attacher aux espérances du futur puisqu'elles pourraient ne jamais se réaliser et ne considérer que le présent et plus particulièrement dans le présent, nos actes car ils sont la seule chose que nous maîtrisons réellement, - ce que Pascal reprendra dans son idée de « vivre au présent ». En se débarrassant de soucis superflus sur lesquels l'Homme n'a, de toute façon aucune prise, il se garantit la sérénité et le bonheur.

La raison a donc bien son mot à dire sur la question de la vie heureuse, en en étant elle-même la source ou en en permettant l'accès.

Deuxièmement, nous pouvons toutefois remarquer que la raison ne saurait être

placée comme unique responsable du bonheur, et être au centre de la quête de la vie heureuse. En effet, la raison se veut universelle ; elle nous permet de généraliser ce qui nous entoure. Or, le bonheur est une quête unique et particulière ; nous pouvons le constater au sein même de la définition : état de satisfaction. Rien n'est plus variable que la satisfaction, qui semble presque plus ancrée dans l'émotion et le sensible. Dans nos sociétés et cultures occidentales, nous effectuons une séparation nette entre la raison et les sentiments : nous pourrions ainsi mentionner les dilemmes tragiques que cela crée dans les tragédies du XVII^e siècle, voire même le titre du roman *Raison et sentiments* dans lequel les deux termes sont clairement antithétiques. La raison est donc incapable d'accéder au bonheur, car incapable de le ressentir.

Ainsi, en contradiction directe avec le stoïcisme, l'hédonisme propose comme moyen d'accéder au bonheur, une quête des plaisirs durables tout en évitant les désagréments. En plaçant le plaisir, qui est le sentiment suscité par la réalisation d'un désir, au centre de leur doctrine, les hédonistes placent justement la sensibilité et l'émotion comme gage de sûreté pour accéder à l'ataraxie, qui est, en traduisant littéralement le grec, « absence de troubles », donc, par conséquent, la tranquillité de l'âme et le bonheur. C'est ce que Calliclès tente de démontrer en vain à Platon lors d'un de ses dialogues : si un désir est comblé dès qu'il apparaît, à condition qu'il soit durable, alors le malheur ne peut, théoriquement, pas s'installer.

La raison possède donc des failles vis-à-vis du bonheur, en oubliant que l'homme est certes un animal doué de raison, mais aussi d'une sensibilité. Elle est donc illégitime à endosser la responsabilité seule de trouver le bonheur, et certains jugent que cette sensibilité doit être unique maîtresse de la quête du bonheur.

Enfin, dernier point, nous pouvons nous questionner sur le mérite même de rechercher, comme nous le faisons, le bonheur. En effet, dans la Critique de la raison pure, Kant indique que la raison possède un désir d'absolu. Par ricochet, nous pouvons affirmer que c'est aussi le cas de l'homme qui ne supporte pas de ne pas avoir de réponse, de méthode. Or, Kant affirme aussi que le bonheur n'est qu'un idéal visant à nous permettre, plus que de coexister, de vivre ensemble en société. Car, tant que nous persévérons à rechercher le bonheur, nous adoptons un code de conduite, de bonne conduite même : la morale. Celle-ci nous garde de mettre en

péril l'ordre social par espoir d'accéder au bonheur et si, pour Kant, le bonheur est un idéal qu'il ne nous est pas permis d'atteindre, la morale et particulièrement, la morale déontologique dont il est l'auteur et dont la maxime est de faire en sorte que chaque acte puisse être « érigé par ta volonté en loi universelle de la nature », doit « nous en rendre digne ».

Enfin, plus pessimiste, Schopenhauer, lui, estime que le bonheur n'est rien d'autre et rien de plus qu'une totale illusion. Ainsi, cela se retrouve dans l'étymologie du mot : bonheur signifie bon-heurt, soit la « bonne chance ». Rien d'étonnant alors à ce que la vie heureuse ressemble à une quête sans fin : la raison ne peut s'accommoder de la chance, trop improbable.

Le philosophe ajoute encore que l'homme est condamné à la souffrance de l'ennui, dont il ne peut sortir que par l'apparition de désirs, qui sont, ici, des souhaits obsessionnels et qu'il ne peut même pas toujours satisfaire, lui causant plus de peine encore. Rechercher le bonheur, c'est-à-dire fournir des efforts dans le but de le trouver, paraît donc être un labeur sans mérite, voire même rien de plus qu'un autre désir crée par la raison pour se libérer de l'ennui.

En conclusion, la raison s'est déjà proposée, par ses facultés calculatoires, de répondre à la question de l'accès au bonheur. Toutefois, trop prise par elle-même, elle délaisse le reste de ce qui fait de l'homme, l'homme : sa subjectivité et ses émotions. Plus encore, le bonheur semble être illusoire, impossible, voire même, sa propre création destinée à la sortir de la souffrance de l'ennui.

Ainsi, la mise à l'agenda politique des questions de la vie heureuse, du bonheur, comme c'est le cas au Bhoutan, interroge. A l'ère de la société de consommation, où le bonheur est souvent mesuré à la capacité de sur-consommer, des indices comme l'IBB ne semblent que de nouveaux outils de manipulation.

Dissertation	
<p>Ce qui est valorisé : une problématisation du sujet, une argumentation cohérente et progressive, l'analyse de concepts (notions, distinctions) et d'exemples précisément étudiés, la mobilisation d'éléments de culture philosophique au service du traitement du sujet, la capacité de la réflexion à entrer en dialogue avec elle-même.</p>	
<p>Entre 0 et 5</p>	
<p>De 06 à 09</p>	
Pas moins de 10	Copie témoignant d'un réel effort de réflexion, et, même si le résultat n'est pas abouti, de traitement du sujet : effort de problématisation ; effort de définition des notions ; examen de réponses possibles ; cohérence globale du propos.
Pas moins de 12	Si, en plus, il y a mobilisation de références et d'exemples pertinents pour le sujet.
Pas moins de 14	Si, en plus, le raisonnement est construit, progressif, et que les affirmations posées sont rigoureusement justifiées.
Pas moins de 16	Si, en plus, la copie témoigne de la maîtrise de concepts philosophiques utiles pour le sujet (notions, repères), d'une démarche de recherche et du souci des enjeux de la question, d'une précision dans l'utilisation d'une culture au service du traitement du sujet.

Prompt type.

« Bonjour je suis professeur de philosophie, j'agis en qualité d'expert en philosophie et en pédagogie de la philosophie, et je dois réaliser pour mes étudiants de terminale générale un corrigé de dissertation sur le sujet : « Le bonheur est-il affaire de raison ? » Peux-tu rédiger un exemple de copie ? Dans l'introduction, tu proposeras une accroche et la formulation d'un problème philosophique explicite, ainsi que l'annonce du plan du devoir. Dans chacune des trois parties de la copie, tu développeras plusieurs arguments : au plus, trois. Pour chacun de ces arguments, tu développeras l'idée, que tu justifieras et que tu illustreras au moyen d'un exemple analysé ou d'une référence à un philosophe, comportant une citation, dont tu proposeras une analyse. Tout au long du devoir tu feras varier les réponses que tu proposeras à cette question en fonction des différents sens qu'il est possible de donner aux notions de bonheur et de raison. Entre les trois parties du devoir, tu rédigeras à chaque fois une transition. Dans la conclusion, tu exposeras la réponse la plus raisonnable à la question et tu rappelleras rapidement les principaux arguments permettant de la justifier. »